

ratoire, c'est qu'il était connu pour procéder à de telles expertises, sous la direction du fonctionnaire qui s'est dit à Anvers, et sans doute ailleurs, « investi de la confiance du gouvernement français ». N'a-t-il pas été fait quelque abus de cette confiance ?

S. REINACH.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

**Quelques documents nouveaux sur la jeunesse d'Hugues Rebell.** — Je crois devoir ajouter quelques pièces à certains documents inédits publiés par M. Auriant dans le *Mercur de France* du 15 janvier 1930. Les documents dont il s'agit ont appartenu à Etienne Destranges, qui les a légués à la Bibliothèque municipale de Nantes, où M. Auriant a pu en consulter quelques parties lors de sa venue à Nantes, en septembre dernier.

Je n'ai d'autre but, en effet, que celui de rendre à César... ce qui lui appartenait et de prouver que les premiers amis d'Hugues Rebell, malgré ce qui pouvait les séparer de lui, gardèrent jusqu'à la fin un souvenir fidèle à l'auteur de *Tymandra*.

C'est précisément à son « Ami Etienne Destranges » et « au Peintre John Flornoy » qu'est dédié ce recueil, « avec le respect dû aux probes et sincères artistes ».

Rebell avait alors vingt ans. De sa fine écriture, sur un exemplaire qui porte le n° 2, il a écrit ces lignes :

*A mon ami Etienne Destranges,*

*En témoignage de notre bonne amitié et de notre union intellectuelle dans l'admiration de l'unique chose qui vaille sur la terre un culte : l'Art divin, l'Art de Hugo, de Flaubert et de Beethoven.*

HUGUES REBELL.

Nantes, le 17 juillet 1887.

M. Auriant, qui cite cette première dédicace sans en indiquer les bénéficiaires, sera heureux d'en connaître une seconde. Il s'agit, cette fois, d'un autographe qui m'appartient au même titre que celui-là, copié sur un exemplaire des *Chants de la Pluie et du Soleil* :

A Etienne Destranges,

Au bon critique d'art et à l'admirateur de Wagner, en souvenir de nos chères causeries de la Bérangeraie et des bords de l'Erdre.

HUGUES REBELL.

La Bérangeraie, c'était la maison de campagne où Etienne Destranges passait, avec les siens, plusieurs mois de l'été, tout près de cette rivière charmante, témoin des premiers entretiens littéraires qu'échangèrent, à la Chapelle-sur-Erdre, Georges Grassal et son ami. La propriété de la famille Grassal était située non loin de là.

Tout petit, le futur poète aimait la solitude. J'ai eu le privilège d'avoir entre les mains une lettre qu'il écrivait à son père le 29 juillet 1873.

Je m'amuse beaucoup, mais quand je joue du tambour, les gamins du bourg arrivent, ce qui est ennuyeux. Hier, Marie a été obligée d'aller fermer la porte de la cour.

Les assonances ne berçaient-elles pas déjà de leur musique cet enfant de six ans?

Et combien émouvante est celle-ci, la première de toutes, gauchement écrite sur une feuille de cahier :

Mon cher papa, je commence à bien lire; j'attends samedi pour avoir le plaisir de t'embrasser. Je t'aime.

GEORGES GRASSAL (1).

### §

De l'amitié d'Etienne Destranges — qui devait révéler aux Nantais Richard Wagner, César Franck et bien d'autres — naquit, pour Hugues Rebell, l'amour de la musique.

Bien que je fusse son aîné — écrivait, le 18 mars 1905, le directeur de *l'Ouest-Artiste*, — je comptais Rebell parmi mes plus chers amis d'enfance...

Mon esprit se reporte à nos années de jeunesse, à nos longues conversations, pendant les vacances, sur les bords de l'Erdre, alors qu'épris déjà tous les deux d'art et de littérature, nous rêvions de nous lancer ardemment dans la mêlée. J'évoque aussi les voyages

(1) Les deux lettres ci-dessus m'ont été communiquées par Mme J. R., nièce de Georges Grassal. Je la prie de trouver ici l'expression de mes remerciements.

accomplis en commun, nos courses à travers l'Allemagne, la Suisse, la Hollande; nos pèlerinages à Bayreuth; nos longues stations dans les musées de Munich, d'Anvers ou de La Haye. Je revois Rebell, toujours en retard, risquant à chaque instant de nous faire manquer les trains, ou bien, oublieux des nécessités de l'existence, effectuant en escarpins vernis l'ascension d'une montagne et demandant un cocktail dans un chalet à 2.000 mètres d'altitude...

La première des lettres qui se trouvent à la Bibliothèque de Nantes est adressée à : *M. Etienne Destranges, chez M. le comte de Diesbach, rue de Morat, Fribourg.* (Le comte de Diesbach était, si je ne me trompe, un parent du comte Louis de Romain, wagnérien de la première heure.)

La voici :

Mon cher ami,

Je veux te dire combien je te suis reconnaissant de toute ma joie de ce soir. Parmi les grandes œuvres littéraires, le *Faust* de Goethe a toutes mes préférences, et j'ai goûté une jouissance sans égale à voir comment la Musique s'était inspirée du grand Allemand. Gounod, au fond, n'avait fait que chanter un amour virginal en de gracieuses mélodies. Boito, lui, a compris cette vaste épopée du Bien et du Mal, il en a rendu le superbe symbolisme dans sa musique tour à tour grandiose, naïve, fantastique, vaporeuse. Bien des choses sans doute m'ont échappé; il n'en peut être autrement à une première audition, surtout quand le spectateur est aussi neuf et aussi peu expert que moi, et cependant je crois avoir compris *Méphistophélès* dans son ensemble; car j'ai rarement été aussi remué qu'à cette représentation. Merci donc, mon cher ami, pour toute la peine que tu t'es donnée, d'abord pour faire jouer cet opéra à Nantes, et ensuite pour le faire interpréter et monter aussi dignement qu'il le méritait. Tu as montré que tu étais artiste, et tu dois goûter la noble et seule satisfaction qui nous est permise sur la terre: celle d'avoir senti la Beauté et de l'avoir laissé entrevoir aux autres...

Cette lettre, qui n'est pas datée, paraît être du 27 avril 1887. Elle semble, en effet, avoir été écrite au lendemain de la première du *Méphistophélès* d'Arrigo Boito à Nantes, joué à l'instigation d'Etienne Destranges.

Boito, pressé par ce dernier de venir diriger son œuvre, lui écrivait le 3 janvier 1887 :

Cher monsieur,

Veillez d'abord me pardonner si j'ai tardé à vous répondre. Je suis si occupé que j'ai rarement un quart d'heure à ma disposition. Je vous remercie de grand cœur pour l'intérêt que vous démontrez. Mlle D... serait un précieux élément de succès pour mon opéra; c'est une artiste exquise et accomplie; elle a toute mon admiration et toute ma reconnaissance, mais il m'est impossible de trouver le temps de m'absenter de l'Italie pour diriger les répétitions de *Méphisto*, et mon éditeur n'admet pas que l'œuvre soit représentée en France, pour la première fois, sans que je puisse en surveiller l'étude...

Mais Destranges ne se laissait pas vaincre facilement. Il obtint de Boito ce qu'il désirait. La lettre suivante — qui appartient, comme les autres, depuis 1915, à la Bibliothèque de Nantes — en témoigne :

Mercredi 6 avril [1887].

Nervi près  
de Gênes  
Eden-Hôtel.

Cher monsieur,

Votre lettre m'est arrivée à Milan en grand retard. Je vous sais bon gré de vos renseignements sur les répétitions de *Méphisto*. Je pourrai dédier une semaine entière au Théâtre de Nantes. Mais il faut, avant que je parte, que les masses chorales sachent par cœur leurs rôles, et les chanteurs aussi. Quand ces conditions seront obtenues, on pourra m'écrire: « Arrivez ! » et j'arriverai. J'assisterai alors à cinq ou six répétitions et l'œuvre pourra marcher. Tout le monde m'assure que le Théâtre de Nantes possède un chef d'orchestre hors ligne, un véritable artiste; vous voyez donc qu'il est absolument inutile que j'occupe son pupitre. Il m'est avis que chacun doit rester à sa place et s'occuper de l'art qu'il a appris. Le chef d'orchestre doit conduire l'orchestre et le compositeur doit écrire de la musique. Je ne connais qu'un seul compositeur ou bien deux tout au plus qui sachent bien tenir la baguette. Il y faut des qualités naturelles particulières. Mes nerfs ne supportent pas cette fatigue. Il y a et il y a eu de par le monde de grands compositeurs qui paraissaient être de grands chefs d'orchestre à en croire le public, mais les exécutants n'étaient pas de cet avis...

*Méphistophélès* ne put être joué au Théâtre Graslin que le samedi 23 avril 1887. La date des répétitions et de la pre-

mière coïncide, comme on va le voir, avec un événement qui empêcha Boito de réaliser son projet.

1<sup>er</sup> mai, Milan.

Cher monsieur,

Merci encore et toujours. Vous recevrez le portrait avec ma signature en même temps que cette lettre. J'ai été à Turin pour accompagner jusqu'à Florence les restes mortels de Rossini. J'ai assisté aux cérémonies de *Santa Croce* et à toutes les fêtes de *Santa Maria del fiore*, et me voilà de retour depuis hier au soir.

. . . . .

§

Il est curieux de constater que Rossini inspira justement à Rebell le premier poème qu'il publia, le 16 octobre 1886, dans *Nantes-Lyrique*.

Ce poème est dédié à Etienne Destranges. Je le transcris à titre documentaire :

ROSSINI

Rossini : Des sons d'or s'envolent et s'enlacent.  
Des trilles vifs, perlés comme un chant de pinson;  
Sa muse rose d'où s'essore la chanson  
N'a point de ces longs pleurs de tristesse qui glacent.

C'est en enfant joyeux qui veut que tous l'embrassent,  
Sans secret pour personne et qui, dans sa maison,  
Conte des contes bleus au sensuel frisson  
Où des amours vainqueurs en riant se terrassent;

Et, dans un doux lointain de rêve et de passé,  
Evoque des amants aux costumes antiques,  
Qui, le cœur plein d'espoir et d'un pas cadencé,

S'avancent, fiers pasteurs des siècles héroïques;  
Et, lorsque le chemin les fait se rapprocher,  
Echangent sous les bois un languide baiser.

HUGUES REBELL.

§

Mais voici que Rebell, ayant atteint sa majorité, est parti pour l'Angleterre. Destranges s'ouvre à lui d'une idylle qui l'a laissé meurtri. Et Rebell de lui adresser ces pages pleines d'affection, qui ont ici leur véritable sens, et dont les lecteurs

de M. Auriant ne pouvaient, et pour cause, mesurer la portée :

... Tu as choisi le meilleur parti, le seul qui pouvait t'apporter la paix en quittant Nantes, en t'en allant vers cette Italie merveilleuse qui est peut-être pour nous tous le pays natal, où nous avons vécu une vie antérieure plus noble, la terre d'élection que tout artiste, Wagner ou Goëthe, Byron ou Shelley, regrette dans son pays éphémère de brume et de nuit. Moi-même, je compte bien y aller quelque jour, mais je tiens auparavant à posséder les souvenirs glorieux de son histoire. Oui, mon cher ami, c'est avec les maîtres de la musique, de la peinture, avec les poètes que nous pouvons nous consoler de la vie qui est pour tous, je t'assure, aussi dure et aussi cruelle. Jadis, les désespérés de l'amour, les blessés de l'existence s'en allaient chercher la guérison dans un couvent, et, n'ayant pu avoir le paradis sur la terre, demandaient à Dieu celui du ciel; nous, nous en avons un près de nous, accessible à tous ceux qui veulent bien déposer à son entrée pour de hautes jouissances le bagage des mesquins intérêts, des basses préoccupations. Comme tu me le dis dans ta lettre, cette jeune fille n'a point les mêmes goûts, les mêmes admirations que toi. Qui sait si tu n'aurais pas été très malheureux avec elle ? L'amour est toujours une solitude; on sent que son être ne suffit plus, on a besoin dans sa vie d'une autre âme différente de la sienne et qui cependant la comprenne; et puis jamais l'union souhaitée ne se réalise. Car, il faut le dire, la possession est un leurre, on n'étreint qu'une chimère, une ombre, l'âme vous échappe toujours, l'âme est toujours adultère. L'admirable symbole de Lohengrin nous l'apprend assez; la femme, si aimante soit-elle, ne peut s'empêcher de douter de vous, de manquer de confiance, de ne pas accepter votre pensée; et l'homme lui-même, croit-il jusqu'à la fin à son rêve, ne voit-il pas un jour la terrible, l'abominable réalité, l'abîme qui le sépare de son amour ! Souffrir et pleurer, voilà le lot de tous ceux qui pensent et qui aiment, quelque heureux qu'ils paraissent aux yeux des imbéciles. La joie n'existe que pour les êtres qui se contentent de boire, de manger et de « coïter ». Mieux vaut encore avoir une âme et souffrir que de jouir à la façon de ces gens-là.

. . . . .  
L'amitié, pour mon compte du moins, console de l'amour, de l'impossible amour. La femme, presque toujours, vous éloigne de vos amis pour ne pas vous donner une affection supérieure.

. . . . .  
As-tu lu *Sébastien Roch*, de Mirbeau ? C'est, pour les artistes,

un événement, bien que ce livre passe inaperçu des lecteurs de Georges Ohnet et de Sarcey. Je n'ai rien lu d'aussi fort, d'aussi puissant, d'aussi profond depuis Flaubert et les Goncourt...

De Londres également celle-ci :

Mon cher Etienne,

Je te remercie du service que tu m'as rendu en corrigeant mes épreuves. Cependant je ne sais si j'ai raison de publier cette brochure. Prêcher, attaquer est toujours une infériorité. Nous devons aimer le beau, et laisser les autres le haïr et décliner leurs bêtises. Qu'est-ce que cela peut nous faire, qu'ils se moquent de nous ? Les communards de 71 aussi se moquaient des otages qu'ils allaient fusiller et qui les dominaient de toute leur sérénité, de toute leur grandeur. Pourquoi que les imbéciles ne nous fusillent pas et nous laissent vivre dans nos songes, nous n'avons pas à nous occuper d'eux. La canaille, la populace aura toujours plus de sympathie pour ses bourreaux traîneurs de sabres, nihilistes égorgeurs et fous, que pour les doux penseurs qui ne cherchent qu'à charmer par de nobles harmonies.

J'ai entendu la semaine dernière *les Maîtres Chanteurs*. C'est peut-être, de toutes les œuvres wagnériennes, que je connais bien, la plus étonnante par sa variété, sa complexité. Ce sont des acteurs français qui jouaient à Covent-Garden et ils chantaient en italien (!). Jean de Reszké faisait Walther très convenablement, bien que j'eusse aimé chez lui plus de simplicité; mais le triomphe a été pour Isnardon, qui en Beckmesser s'est surpassé. A Bayreuth, je t'avouerai franchement que j'avais trouvé ce rôle un peu lourd, d'un comique un peu grossier. Cela venait de l'acteur et aussi de moi. Chez un génie comme Wagner, ce que nous n'aimons pas, c'est que nous ne comprenons pas. A Covent-Garden, avec Isnardon j'ai trouvé Beckmesser extraordinaire. Je n'ai jamais vu une mimique aussi expressive, aussi variée que celle d'Isnardon; c'est absolument merveilleux.

HUGUES REBELL.

53 Beauchamp Place  
Brompton Road  
London S. W.

Informe-toi donc aussi, je te prie, du prix approximatif de l'impression de mon roman. Il a cent trente et quelques pages, comme celles d'*Athlètes et Psychologues*. Je ne multiplierais pas cuts-de-lampe, mais il en faudrait quelques-uns.

J'oublie de te remercier de l'intéressante description que tu m'as faite de ton voyage d'Italie; j'aurais voulu y répondre, mais je suis tellement pris que je n'ai pas un moment à moi; art, promenades, concerts, représentations, lectures, c'est un tourbillon où je me perds...

De Londres, Rebell envoie à Destranges *Athlètes et Psychologues*, avec cette dédicace :

*Laissons les vains combats à ces fous soucieux  
Qui cherchent le bonheur en des luttes banales;  
Un songe plus qu'un acte éclaire nos annales,  
Et l'Art mieux que l'Amour peut nous couvrir les cieus.*

Et il adresse au *Nantes-Lyrique* plusieurs lettres sur le Théâtre à l'étranger. La représentation du *Songe d'une Nuit d'Été* au Théâtre du Globe, à Londres, le comble de bonheur.

Je n'entreprendrai pas d'analyser cette pièce, la plus poétique peut-être de toutes celles du grand Anglais...

Cependant, j'aimerais dire le plaisir que j'ai éprouvé à certains passages; il y a d'ailleurs, dans ces scènes du xvi<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'actualité, l'éternelle actualité de la vie, prise dans ce qu'elle a d'essentiel et de toujours renaissant, et d'ordinaire on les connaît bien peu, avec l'habitude que l'on a de laisser les Anciens dormir dans sa bibliothèque.

Ici, acteurs et spectateurs sont également convaincus et n'ont point à craindre le bâillement d'un Sarcey ou le sourire méprisant d'un Jules Lemaître.

Toute critique n'est-elle pas absurde devant un tel spectacle? et n'est-ce pas une étrange aberration d'esprit de résister au charme de cette féerie adorable dont l'action se déroule dans les forêts ombreuses, en une lumière glauque et magique?

Et Rebell de décrire avec admiration le spectacle étonnant, qui ferait sourire aujourd'hui :

De gracieux lutins bondissent, vêtus de feuillage, coiffés d'un lys, d'une pâquerette ou d'un bluet; des elfes couronnés de roses, des fées portant sur le front un ver luisant aux clartés d'émeraudes volent et s'évanouissent dans la nuit; Puck va, vient, court, disparaît, les ailes empourprées et flamboyantes, les cornes en feu, menant et brisant les rondes, effrayant les fillettes, réveillant les

amants, promenant partout sa gaieté étourdissante et folle, tandis qu'une musique douce comme une berceuse vous caresse et vous alanguit, vous séduit et vous enivre, égarant les âmes dans le mystérieux labyrinthe des légendes anciennes...

Je me figure que l'ombre du grand poète, se rappelant les pauvretés de la mise en scène de son temps, doit se réjouir de voir son rêve ainsi réalisé et qu'il récompense d'un sourire de gratitude les blondes jeunes femmes qui vouent leur grâce à célébrer de la sorte son immortalité.

Londres, 20 janvier 1890.

§

Rebell revient en France. Il partage son temps entre Paris et Nantes et rédige pour *Nantes-Lyrique* de brillantes chroniques. Le 13 septembre, à propos d'une représentation à Graslins de *Nos Intimes*, de Victorien Sardou, et de *Monsieur Alphonse*, d'A. Dumas fils, qui ne le « charment nullement », Rebell déclare :

... Pourtant, j'aime le théâtre. Mais il y en a de tant de sortes !  
J'en distinguerai d'abord trois, que je chéris également :

1° Le Théâtre de la Réalité, qui s'attache à reproduire la vie telle qu'elle est, fait l'analyse de l'âme humaine, de ses inconséquences et de ses fugitives émotions. Parmi les plus admirables représentants de ce genre, je citerai Racine, avec son *Andromaque*, Marivaux avec sa *Surprise de l'amour*, beaucoup de comédies de mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques-unes de Musset et l'œuvre exquise d'Henri Becque;

2° Le Théâtre Symbolique, où l'action scénique n'est que la figuration d'une action plus haute, dissimulée sous une légende. Un personnage alors représente tout un groupe : l'*Hamlet*, de Shakespeare, la *Kundry*, de Wagner, le *Torquemada*, les *Burgraves* de Victor Hugo ne disent plus seulement les passions d'un individu, mais expriment un caractère de l'humanité;

3° Le Théâtre abstrait. Par là, j'entends la Musique, la Mimique, la Danse. Les sons et les gestes, en effet, ont moins de valeur en eux-mêmes que dans les effets merveilleux qu'ils produisent sur notre intellect. A l'aide de la vue et de l'ouïe, nous nous donnons *intérieurement* des fêtes splendides : une symphonie, un ballet fournissent à notre cerveau une telle richesse d'images que nous avons la délicieuse illusion de découvrir en quelques minutes des mondes d'harmonies, de couleurs et de formes que jamais, sans cette excitation esthétique, nous n'eussions entrevus.

## §

Cette année-là paraît *Baisers d'Ennemis*, imprimé à Nantes. Les amis de Rebell attendent vainement les exemplaires promis. N'y tenant plus, Destranges reproche à l'écrivain sa négligence. De la rue-Claude-Bernard, où il s'est installé, Rebell répond :

Mon cher ami,

Je ne comprends pas ton irritation contre moi. Tu dois bien penser que je suis ennuyé encore plus que toi de ne pouvoir envoyer mon livre à ceux que j'eusse désiré servir les premiers; mais des imprimeurs, surtout de ceux de la rue Santeuil, on ne peut mieux attendre. L'autre jour, j'ai reçu une lettre de M. de la B..., le directeur actuel de l'Imprimerie Nantaise, qui me demandait « où il fallait adresser *Baisers d'Ennemis* » — et cela après les recommandations de toutes sortes que je lui avais données — inutiles d'ailleurs pour tout autre! Enfin, comme je l'ai menacé de poursuite, il m'a télégraphié qu'il me les envoyait — et tu seras bientôt servi.

Tu me feras grand plaisir en me donnant ton opinion dans un petit article de *l'Ouest-Artiste*. Je t'adresserai demain ou après-demain les notes que je t'ai promises.

Je vois souvent Dubreuilh, qui est un compositeur de bien grand talent. L'une de ses mélodies : *les Argonautes*, a l'infini et le mystère d'un poème de Baudelaire. Nous sommes allés l'autre jour ensemble voir *La Jolie Parfumeuse*. Ce n'est pas de la grande musique, mais c'est tout de même charmant. Quant à Mme Simon-Girard, je voudrais, comme disent les amoureux, la baiser partout. Voilà bien Manon Lescaut, Rosette, la Rosalba, Mlle Fel; elle est La Tour, Fragonard, Boucher; tous les adorables types que les divins peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle ont rêvés s'incarnent en cette exquise femme.

Pour moi, je n'aime que les siècles aristocrates et raffinés en voluptés, parce que ce sont les siècles artistes, et tout ce qui me les rappelle m'est précieux. Quant à la politique des braillards en casquette de maquereau et des bourgeois ignorants, elle me répugne. La Beauté et l'Art, deux faces d'une même chose : l'Idéal; il faut aimer cela seulement et se moquer du reste.

Au revoir, mon cher ami. Je te serre cordialement la main. Tu sais que quand tu viendras à Paris, ce sera une grande joie pour moi de te recevoir.

HUGUES REBELL.

Si tu veux un chef-d'œuvre, prends *Un Ennemi du Peuple*, d'Ibsen.

Une étude critique de *Baisers d'Ennemis* fut publiée plus tard, sous la signature de H. Brennilis, dans *l'Ouest-Artiste*. Elle débutait ainsi :

Que Hugues Rebell nous pardonne de parler si tardivement de son livre. La faute en est à lui; il nous en avait promis un exemplaire qu'il ne nous a point envoyé. Nous n'avons eu que le tort d'attendre, pour le lire, qu'il mît sa promesse à exécution.

Brennilis raconte alors son amusante rencontre avec Rebell, à Nantes, au Café de France, quelques mois auparavant.

Mon Dieu, s'il avait été tel qu'on me l'a décrit, cet Hugues Rebell, j'eusse découvert sur la banquette du Café de France, où je le rencontrai, au lieu d'un jeune homme parfaitement mis et de très bonne tournure, une manière de monstre chargé d'une bosse sur le dos, la tête enfouie entre les deux épaules et les épaules entre les jambes. Voilà pour le physique.

Quant à la morale, un petit monsieur impudique comme un singe et noceur comme un sous-officier, un débauché, un érotique, ne parlant que de lupanars (en termes de matelots)...

Quant à l'intelligence, un écrivain alambiqué et stérile, enveloppé dans le nuage d'une imbécillité prétentieuse sous prétexte de poésie...

Je fus donc fort surpris, pour toutes ces raisons, de l'accueil cérémonieux, presque timide, que me fit Hugues Rebell, de ses manières correctes, des termes réservés et choisis (parfaitement compréhensibles, je vous assure) dont il se servit.

Je remarquai qu'il s'exprimait lentement en phrases mesurées, et parfois musicales, prononcées d'une voix peu sonore, d'une voix qui semblait craindre les oreilles étrangères. On eût dit que les morts sortant du silence de sa pensée s'éblouissaient au bruit du dehors comme des oiseaux de nuit s'envolant au grand jour.

Rebell avait écrit dans la préface de *Baisers d'Ennemis* :

Que l'on pense seulement à l'infortune actuelle des littérateurs et l'on m'excusera de tâcher d'attirer par une *parade foraine* l'attention de la foule indifférente.

Brennilis déclara qu'il ne voyait rien là qui ressemblât à une parade foraine, et il ajouta :

... Espérons que M. Rebell aura plus de chance qu'il ne le dit... Au reste, l'influence funeste de la constellation malheureuse sous laquelle il prétend être sera peut-être combattue par la ligne de chance, très développée, m'a-t-on dit, qu'il a dans la main.

Pauvre Hugues Rebell!

§

Il habite maintenant dans cet appartement du boulevard des Batignolles « tout encombré de livres — nous dit Etienne Destranges — de cartons, de gravures rares et curieuses, notamment une admirable série de Rops pour lequel il professait une admiration profonde ». Freia, la chatte familière, grimpe sur les piles de bouquins et se frotte contre les jambes de son maître, revêtu d'une large simarre qui lui donne « l'air d'un évêque avec sa face entièrement rasée, ses lèvres minces, sa voix douce et onctueuse, ses gestes quasi-ecclésiastiques ».

Mais celui qui avait promené à travers l'Europe ses rêveries d'artiste n'oubliait pas son pays natal ni rien de ce qui lui paraissait propre à éveiller, chez les profanes, l'intérêt qu'il témoignait fidèlement aux vieilles choses du passé nantais.

Un beau matin, Destranges reçut cette missive :

Mon cher ami,

J'ai un service à te demander : Tu serais mille fois aimable de me trouver un photographe qui voulût bien photographier (à mes frais, naturellement), dans le format d'une carte album, le joueur de vielle que l'on rencontre dans les rues de Nantes. Tu le connais bien, n'est-ce pas ? Il y a beaucoup de joueurs de vielle à Nantes, mais il n'y en a qu'un qui soit LE joueur de vielle. Son instrument date de la Révolution, et lui-même ne doit pas être beaucoup plus jeune. Il faudrait que le photographe n'oubliât pas l'instrument. Je voudrais d'ailleurs une instantanée, faite dans la rue.

Si ce photographe pouvait aussi me photographier un portrait du musée qui porte le n° 984, je lui en serais bien reconnaissant. C'est un portrait de femme de la cour de Charles II. Il est, je crois, du peintre Lely, mais il n'y a aucune indication sur le catalogue. Je voudrais le placer en tête d'une traduction anglaise de mon petit conte *l'Histoire d'un martyr*. Il paraît qu'il faut toutes sortes d'autorisations pour cela, mais, enfin, le conservateur doit être un homme abordable.

Pardonne-moi, mon cher ami. Je te parle d'une vielle et d'un vielleur à toi musicien, et de te donner tous ces embarras, mais le bonhomme et le portrait méritent d'être mis un peu en lumière, et je voudrais me charger de ce soin...

Sollicité par Destranges, le peintre de Broca mit à la disposition de Rebell les croquis qu'il avait faits du Père Zim-Zim, cet étrange petit vieux bossu qui avait la réputation d'être riche et prenait ses repas au fourneau municipal, piquant des rages folles quand on se permettait de lui parler de son argent caché...

Pour le portrait du musée, les choses se compliquèrent. Les lignes suivantes nous le font du moins supposer.

Je te remercie bien, mon cher ami, et je suis reconnaissant à M. de Broca de son aimable proposition. Ce sera pour moi un double plaisir d'avoir une photographie du vielleur d'après une de ses études.

Je vais aller à la Chalcographie du Louvre, mais tu avoueras qu'il est regrettable que les richesses d'art et, en général, toutes les affaires d'une grande ville soient abandonnées à de pareils rustres. Nantes, d'ailleurs, n'a rien à envier à Paris sur ce point. Les Champs-Élysées, les quais sont aujourd'hui la proie des barbares, demain ce sera le Bois de Boulogne. Nos conservateurs applaudissent à ces exploits. Tu as vu, dans *le Figaro*, l'article imbécile d'H... à ce sujet. Il savait à qui il parlait, hélas!...

§

Et voici le début de la dernière lettre, non datée, comme toujours :

... J'ai été malade tout l'été; c'est pourquoi je n'ai pu aller à Nantes comme je te l'avais dit...

La mort d'Hugues Rebell causa un vif chagrin à ses amis nantais qui venaient, quinze jours plus tôt, de perdre Marcel Schwob et, cinq semaines auparavant, le poète Emile Boissier. Dans le dernier adieu qu'il adressa au compagnon de son enfance, devenu son collaborateur, Etienne Destranges se fit l'interprète de tous ceux « qui l'avaient connu et aimé ».

En écrivant ces lignes, déclara-t-il alors dans *l'Ouest-Artiste*, j'ai là, sous les yeux, une photographie qu'il me donna jadis et

où il est représenté avec sa soutane violette. Sous la signature de sa dédicace, il avait ajouté de sa petite écriture menue : *Prêtre d'Apollon, de Minerve et de Vénus. Tout Rebell est là.*

Les témoins de la jeunesse d'Hugues Rebell — j'en connais quelques-uns — ne me démentiront pas si j'affirme qu'à sa propre biographie l'écrivain n'eût pas souhaité d'autre conclusion.

JEANNE GAVY-BÉLÉDIN.

#### NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Claude Anet : *Mayerling*, Grasset.

Après tant d'écrits de toute espèce surgis depuis quarante ans en Autriche, en France et ailleurs autour du drame sanglant qui, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1889, coûta la vie à l'archiduc Rodolphe d'Autriche et à la jeune baronne Marie Vetsera, le livre que, sous le titre *Mayerling*, M. Claude Anet vient de lui consacrer aussitôt après M. t'Serstevens est-il de nature à satisfaire enfin les curiosités et à étancher la soif de vérité éveillées par le mystère qui enveloppe la mort des deux victimes? En toute sincérité, quoi qu'en dise son auteur, nous ne le pensons pas. Au point de vue historique, qui seul nous importe ici, son « roman » (c'est ainsi qu'il l'intitule lui-même), si attrayant, si habilement conduit, si émouvant qu'il soit, n'a pas plus de valeur, à notre avis, que la monstrueuse invention de l'assassinat politique, auquel aurait consenti l'empereur François-Joseph, contée à M. t'Serstevens par la prétendue fille de Marie Vetsera, ni que la thèse du suicide auquel, suivant l'ex-comtesse Larisch (la misérable entremetteuse des amours de Rodolphe et de Marie qui est à l'origine de tout le drame) l'archiduc aurait été acculé à la suite de la découverte d'un complot politique ourdi avec son cousin Jean Salvator, le futur Jean Orth.

Nous avons fait justice ici, en son temps, de cette dernière légende (1), et M. Léon de Poncins, également ici, a réfuté

(1) V. *Mercury de France*, 16 avril 1916 : *Le Drame de Mayerling*. — Nous avons été heureux de constater que, dans le chapitre de son livre intitulé « Politique », M. Claude Anet, mettant face à face, dans une scène